

# Properce

traduit par Monique et Jean-Pierre Moussaron

Je t'ai vue en songe — brisée, ma vie, était ta nef —,  
dans l'onde d'Ionie mouvoir tes mains lassées,  
et tout ce qui contre moi fut de toi mensonges, l'avouer,  
et ne plus de cette eau alourdis pouvoir soulever tes cheveux;  
telle, ballottée aux flots pourpres, Hellé  
que porta sur son dos soyeux la brebis d'or.  
Combien ai-je craint, du sort que la mer ne prît ton nom,  
et te pleurât le navigateur glissant sur ces eaux tiennes!  
Moi, de quels vœux alors Neptune, de quels vœux alors et  
de quels vœux, toi encore, je vous pressai, ô désormais déesse,  
[Castor et son frère,  
[Leucothoé!  
Cependant te voici élevant à peine du gouffre le haut des  
[paumes  
déjà près de périr, maintes fois ta voix dit mon nom.  
Si, par quelque sort, Glaucus avait vu tes prunelles,  
tu aurais été de la mer d'Ionie faite dame,  
et, après toi, par jalousie, Néréides de glapir,  
la lumineuse Nésaeé, la céruleenne Cymothoé.  
Mais j'ai vu un dauphin te venir au secours,  
celui-là, nul doute, qui avait autrefois porté la lyre d'Arion.  
Et j'allais déjà me jeter du sommet du roc,  
lorsqu'en moi déchira telles visions la peur.

*Élégies*, livre II, XXVI a.

Vidi te in somnis fracta, mea uita, carina  
 Ionio lassas ducere rore manus,  
 et quaecumque in me fueras mentita lateri,  
 nec iam umore grauis tollere posse comas,  
 qualem purpureis agitatam fluctibus Iellen,  
 aurea quam molli tergoe uexit ouis.  
 quam timui, ne forte tuum mare nomen haberet,  
 teque tua labens nauita fleret aqua!  
 quae tum ego Neptuno, quae tum cum Castore fratri,  
 quaeque tibi excepi, iam dea, Leucothoe!  
 at tu uix primas extollens gurgite palmas  
 saepe meum nomen iam peritura uocas.  
 quod si forte tuos uidisset Glaucus ocellos,  
 esses Ionii facta puella maris,  
 et tibi ob inuidiam Nereides increpitarent,  
 candida Nesaeae, caerulea Cymothoe.  
 sed tibi subsidio delphinum currere uidi,  
 qui, puto, Arioniam uexerat ante lyram.  
 iamque ego conabar summo me mittere saxo,  
 cum mihi discussit talia uisa metus.

Édition W. A. CAMPS (*Cambridge University Press*, 1967).

Maintenant, ô Bacchus, humbles nous tombons au pied de tes  
 [autels :  
 donne-moi, avec l'accalmie, des voiles favorables, père.  
 Toi, tu peux de Vénus insensée refréner les tourmentes,  
 et des peines il y a médecine en ton breuvage pur.  
 Par toi se joignent, par toi se délient les amants :  
 toi, de mon cœur dissous le vice, Bacchus.  
 Car toi non plus, tu n'es pas insensible : l'atteste parmi les  
 [astres,  
 par tes lynx au ciel menée, Ariane.

Ce mal en moi, gardien dedans les os de feux anciens,  
 ma mort ou bien tes vins le guériront.  
 Car toujours une nuit sobre torture les amants vides d'amour,  
 et l'espérance et la crainte retournent les cœurs, d'un bord  
 [l'autre du lit.  
 Ah si, Bacchus, au travers de mes tempes bouillantes, grâce à tes  
 [dons  
 est appelé le sommeil jusqu'en mes os,  
 moi-même je planterai des vignes dont j'alignerai en ordre les  
 [coteaux,  
 que ne brouteront, j'y veillerai, aucunes bêtes sauvages,  
 pourvu que mes jarres écument de moût pourpre  
 et la grappe nouvelle salisse les pieds qui la pressent.  
 Ce qui me reste de vie, au nom de toi et tes cornes je le vivrai  
 et de ta vaillance, Bacchus, poète me porterai.  
 Je dirai, moi, les couches de ta mère au foudroiement d'Etna,  
 les armes de l'Inde enfuies devant les chœurs de Nysa,  
 et, pris de folie vaine dans la vigne nouvelle, Lycurgue,  
 de Penthée la mort, arrachée par la triple horde;  
 et comment, courbes corps de dauphins, les marins de Tyrrhénie  
 dans les bas-fonds bondirent du vaisseau empampré;  
 et, pour toi, en son milieu, les fleuves embaumant Naxos  
 où boivent les Naxiens en foule ton breuvage pur.  
 Le cou lumineux chargé de corymbes épars,  
 la mitre de Lydie ceindra tes cheveux bassariques,  
 lisse, ta nuque dégouttera d'huile odorante,  
 et tu frapperas nus, de ta vêtue flottante, tes pieds.  
 Dircéenne, mols tambourins battra Thèbes,  
 chèvre-pieds Pans du roseau troué joueront;  
 tout près, front porte-tours, la grande déesse Cybèle  
 heurtera cymbales rauques pour les chœurs de l'Ida.  
 Devant les portes du temple le cratère, en l'or du prime-prêtre,



## (RE)TRADUIRE LE POÈME ANCIEN

Retraduire : extraire de la bibliothèque consacrée.

Ébranler ce vaste mouvoir de mots, jusqu'à ce qu'ils glissent de leurs accouplements obligés. Le délié des souffles de jadis entrera dans ces phrases compactes, décadant leur parole du glacié des gloses, et rompant l'assoupissement des images. Sont à déborder sans cesse ces plans étales de discours, où le monde d'il y a longtemps ne consiste plus qu'en figures énervées.

Désireux de contribuer à l'interprétation infinie, il nous faut regratter quelque peu le palimpseste. Contre le figement du réactif qui s'identifie toujours l'Autre, différer l'appropriation. Dépeupler les pousses de l'évidence du Même : littérature et nature humaines; lie terre à terre : ratures de narcisses taris, pellicules de semblant replaquées, lyre hébété.

Trêve de ces moissons d'épis fanés, maigres leurres d'épiphanies. En joncher le trajet revenant sur les traces, et rendre gorge aux langues mortes de ce désastre.

Traduire : trahir.

Soit; mais trahir la langue d'accueil. Par la force d'un dire dont le tranchant ajointe au plus juste ce qu'il sépare, en son passage, d'ici/là-bas, d'aujourd'hui/autrefois. Cadences cassant pour danser, boitements et alliances, prêts à tarauder, ça et là, les tympanes de notre euphonie, lorsque l'étranger y inquiétera notre familier.

Langue d'accueil qui le sera si violence lui est faite, non pas continue et de principe, mais sous l'impact de la rencontre.

Ouvrir les circonvolutions apprivoisées de notre mémoire au ressac — coups et flux — de ce qui n'en finit pas d'arriver comme l'Ancien : levain d'épiphanies, icônes défrayées, empyrée de signes en rupture d'empires.

Re-traduire.

Pour qu'en échange revienne l'entente d'aïeux en langue maternelle, à travers tels de ses dénivellements et anfractuosités : redans d'archaïsmes, retours d'étymons refoulés, restaurations de vocables filtrés (latin percé de grec, défait ou reforgé). Tout ce que la palabre quotidienne feint d'oublier, en éloignant de nous cette intimité conglomérée de différences qu'elle assourdit.

Outre la pratique d'une stratigraphie vigilante, traduire l'ancien serait alors amorcer la généalogie circonstanciée de notre langue selon une évaluation retorse : la rénover à l'écoute de ses ancêtres de façon qu'ils puissent aussi, innovés, descendre d'elle.

Tra-duire.

Notre visée : des pages que l'on croit définitivement prosternées, (ex)humer quelque chose de l'être antérieur et de ce dehors lointain qui comprennent le poème en sa provenance et son retard.

Fauffer dans le tissu cicatriciel de « notre » langue, ce qui d'un chant antique, à travers mailles et failles de l'histoire, interminé monument de corps-grammes-voix, nous rejoint et nous dépassera, immarcescible, à même l'éparpillement du discours.

Le style retendra sa pointe de gravure et d'entame pour rythmer l'éperonnement inlassable du réel, dont on sait qu'il n'a jamais cédé et ne le peut — sauf à retourner les écorchures qui nous feront un sang d'encre par-dessus tant de livres révolus.

Chance, peut-être, qu'apparaisse ainsi l'avenir du poème contenu dans la circonstance ancienne : nouvel entrelacs de mots dont la voilure portante ira rameuter les fragments qui dérivent encore.

*« Car, après quz les femmes Thréisses eurent Orpheus mis en pièces, elles jectèrent sa teste et sa lyre dedans le fleuve Hebrus; icelles par ce fleuve descendirent en la mer Pontiq, jusques en l'isle de Lesbos toujours ensemble sus mer naigeantes. Et de la teste continuellement sortoit un chant lugubre, comme lamentant la mort de Orpheus; la lyre, à l'impulsion des vents mouvens les chordes, accorderoit harmonieusement avecques le chant. Regardons si les voirons cy autour. »*  
(Rabelais, *Le quart livre*, 55.)

J.-P. MOUSSARON